

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



CHARBONNIER Pierre, 2015, *La fin d'un grand partage. Nature et société, de Durkheim à Descola*. Paris, CNRS éditions, 306 p. (Antoine Laugrand)

Dans son ouvrage, Pierre Charbonnier s'attaque à une tâche ambitieuse, celle de synthétiser la pensée sociologique et anthropologique de la nature des deux derniers siècles, puis de montrer en quoi ces penseurs – sociologues, philosophes, géographes et anthropologues – s'inscrivent dans un contexte historique et ontologique précis qui est celui de la modernité. Il fait l'hypothèse que la recherche en sciences sociales, dans ses paradoxes et contradictions, « constitue un espace médian entre les deux continents » (p. 11) que sont la nature et la société. Charbonnier suit un fil chronologique, mais examine plus particulièrement les travaux d'Émile Durkheim, de Claude Lévi-Strauss et de Philippe Descola, qui ont influencé bien d'autres spécialistes.

L'ouvrage se divise en deux parties. Charbonnier analyse d'abord les contributions des tout premiers sociologues et anthropologues qui ont construit la nature comme un objet d'étude questionné par le social, en montrant par exemple que les premières théories sur l'animisme et le totémisme n'ont fait que penser la société dans le « miroir » de la nature. Du « conformisme logique » chez Durkheim, à la « pensée sauvage » chez Lévi-Strauss, la nature est appréhendée comme la « matière des représentations collectives » (p. 285). Selon ces modèles théoriques, les sociétés animistes et totémistes utilisent la nature pour organiser le social, et leur identité serait ainsi construite par rapport à une extériorité qui, en l'occurrence, est la nature elle-même.

Dans une seconde partie, Charbonnier montre les apports et les influences sur l'anthropologie de la géographie vidalienne, du marxisme et du structuralisme après Lévi-Strauss. C'est ainsi que des concepts comme l'« anthropisation du milieu » (p. 206) de Vidal de la Blache et celui des « opérations de transformations du milieu » de Marx inscrivent, pendant un temps, l'économie et le paysage au premier plan de la discipline. Plus récemment, André-Georges Haudricourt explore la domestication des animaux et la culture des plantes pour penser les institutions politiques et idéologiques des sociétés, alors que Descola inverse le courant déterministe du milieu naturel sur le social, en montrant que « c'est la vie intellectuelle elle-même, et dans toute son ampleur, qui configure et donne son impulsion aux activités productives » (p. 247). Par-là, Descola avance qu'il faut appréhender les savoirs naturalistes non pas comme prioritairement pragmatiques, mais plutôt comme des œuvres intellectuelles, parfois contradictoires, discontinues ou « inutiles ». L'anthropologue développe cette approche à partir de son terrain chez les Achuar d'Amazonie, où certains « trous » et incongruités apparaissent dans les taxinomies. Selon Charbonnier, toutes ces théories font ainsi de la nature, « le plan d'épreuve décisif pour l'action collective, ce par rapport à quoi celle-ci se structure et révèle ses traits centraux » (p. 285).

Après ce tourbillon de réflexions sur l'anthropologie de la nature, Charbonnier conclut que la distinction entre nature et société n'est dorénavant plus pertinente, mais qu'elle demeure une curiosité de la modernité. Au contraire, la nature lui apparaît comme un fait social « de première importance » (p. 281), du fait qu'elle est inséparable de la société dans laquelle elle est pensée. C'est ainsi que le partage de la subsistance et de la connaissance permet

la construction d'un collectif «qui a partie liée avec la façon dont ce monde est parcouru, transformé, ordonné» (p. 281).

Pour ce philosophe, la myriade de théories et de contre-théories que développent les chercheurs est au fond ce qui permet à la pensée anthropologique de se «former». Si cette discussion a commencé depuis plus de deux siècles, elle n'a pas du tout suivi un fil linéaire. Il a fallu «débroussailler» les exigences méthodologiques pour analyser les expériences ontologiques qu'expérimente la multitude des sociétés de ce monde. Et si les sciences sociales ont pris pour objet le partage entre nature et société en utilisant des cadres théoriques prédéfinis, c'est parce qu'elles ont émergé dans le contexte de la politique moderne, qui caractérise aussi sa cosmologie. Les chercheurs tels que les anthropologues s'inscrivent donc tous dans ce contexte idéologique, influencés malgré eux par toute une tradition théorique qui les précède, ainsi que par des paradigmes différents. Consciente de cela, l'anthropologie se voit aujourd'hui dans l'obligation d'inventer des outils épistémologiques et méthodologiques pour objectiver sa comparaison. C'est là selon Charbonnier tout ce qui fait l'intérêt et la richesse de cette discipline. C'est aussi ce qu'il vise à nous montrer en faisant une histoire de la pensée anthropologique et de ses théories. En somme, il est ironique de penser que c'est malgré tout cet objet de recherche socio-centrique, à savoir la nature, qui a mené aux confrontations intellectuelles que nous connaissons ; et, selon lui, c'est ce qui a mis l'anthropologie de la nature dans la «bonne» direction.

En guise de perspective, Charbonnier propose une ambition pour l'anthropologie comparative, celle d'«analyser les opérations de qualification et de transformation de la nature qui caractérisent la modernité» (p. 288), en se basant sur un «impératif universel consistant à s'installer collectivement dans un monde» (*ibid.*). Il s'inspire en cela des travaux de Bruno Latour, qui propose penser un monde commun à l'époque de l'anthropocène.

À l'origine une thèse, ce livre est un petit trésor qui permet de voyager dans un siècle de théories socioanthropologiques. Presque exclusivement théorique, cet ouvrage est un bel outil intellectuel qui sera utile à tout étudiant et chercheur en sciences sociales. Rédigé dans un style compréhensif et très accessible, il offre une lecture stimulante d'un sujet central. Son grand mérite est d'offrir une synthèse fouillée et rigoureuse des «classiques» de l'anthropologie de la nature bien que, par choix et probablement faute d'espace, tous les auteurs n'y sont évidemment pas représentés.

Antoine Laugrand
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada